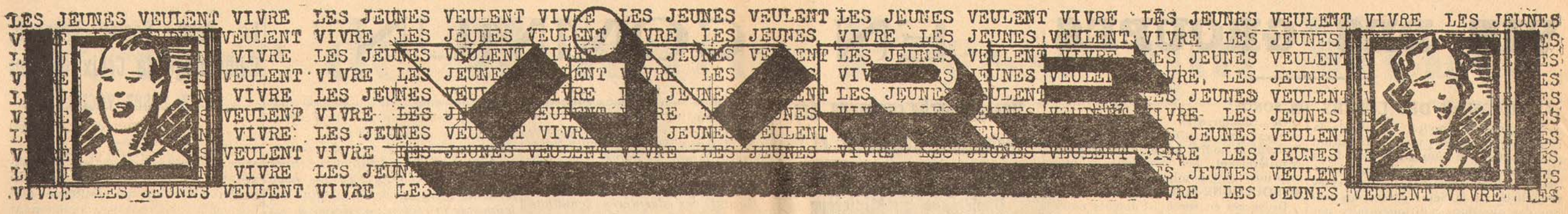

A PROPOS DES LOUPS

Romain Rolland et le Théâtre du Peuple

Créer un Théâtre du Peuple, telle a été l'ambition de R. Rolland.

Dans ce théâtre, le travailleur ne doit pas se sentir simplement invité, et appelé à se mettre au niveau de préoccupations métaphysiques et subtiles, d'une classe oisive. Mais il doit se sentir engagé par une action de perpétuel renouvellement et trouver la matière à l'élan créateur qui pousse sa classe vers des destinées meilleures, vers son émancipation totale.

Et Romain Rolland, faisant le tour du trésor culturel que nous a légué l'histoire, y ressent comme un appel les paroles de Schiller, paroles qu'il place en tête de son manifeste pour « le Théâtre du Peuple » : « Le nouveau est venu, l'ancien a passé ». Que sont, pour l'ouvrier, Corneille et Racine, et leur éloquence harmonieuse; Molière et ses finesses psychologiques; la Grèce antique et son classicisme; Hugo et son romantisme; Shakespeare, si humain; Schiller, tant idéaliste; Tolstoï, si angoissant?

Le peuple, écarté par la bourgeoisie de toutes ces richesses, celle-ci ne sait lui présenter que des parodies : « Cyrano », « le Duc de Reichstadt », « Madame Sans-Gêne », et l'éloigne davantage de tout ce que la pensée humaine a pu créer de noble et d'humain.

Aussi faut-il aider le peuple à conquérir ces richesses. « Adieu les psychologies compliquées, les subtiles rosseries, les obscurs symbolismes, tout cet art de salons et d'alcôves », écrit-il dans son manifeste. « Tout est à dire, tout est à faire. A l'œuvre! »

Aussi Rolland pense que c'est d'abord dans l'épopée nationale du peuple de France que les dramaturges doivent rechercher la matière de ce Théâtre du Peuple, guide des masses, forme collective de leur éducation, seule forme où, dans une communion constante, chacun accède à la connaissance de la réelle condition humaine.

Le terroir, la vie de ceux dans lesquels on se reconnaît davantage, parce qu'ils ont vécu sur le même sol, dans les mêmes habitudes, dans le même décor que ceux dont on tient la vie : ce sont ces visions qui allument d'abord le feu intérieur chez « ceux à qui rien n'appartient ». Mais la pensée dans son élan ne peut s'enfermer dans le cadre de la nation, celui-ci éclate. « Pour faire les âmes fortes, nourrissons-les de la force du monde. » Il n'y a de limite que pour l'égoïsme, pour l'humain la prophétie de Gœthe se réalise : « La littérature nationale n'a plus grande signification; notre temps est l'époque de la littérature mondiale ».

R. Rolland écrivit donc pour le peuple ce « Théâtre de la Révolution » dont nous avons eu l'occasion dernièrement de connaître à la scène « Quatorze-Juillet » et « Danton ».

C'est aujourd'hui « les Loups » qui nous est offert par le Théâtre du Peuple de la C.G.T. (la Renaissance).

Qu'il nous soit simplement permis de dire quels riches enseignements le prolétariat en 1937 peut en tirer.

D'abord ce prologue de Jacques Chabanes : « Sous la Cendre », qui vient si à propos nous affirmer que la Révolution est une force permanente et que le devoir de révolutionnaires est avant tout de croire, pour en être l'agent moteur, à cette permanence.

« Les Loups » pose devant nous ce dilemne : la Patrie ou l'Equité. Il serait trop facile de penser que l'histoire doit être un perpétuel recommencement et de se persuader que le sort de la Révolution française sombrant dans le bonapartisme, négation totale de la justice et, par allusion, que la Révolution russe, sombrant aujourd'hui dans la dictature sanglante, sont une preuve de l'éternité même sous des formes différentes, du dilemne qui nous est posé!

L'histoire ne servirait de rien, si des expériences du passé nous ne pouvions nous persuader que la seule sauvegarde de la Révolution et de sa pensée réside dans l'existence en son sein de la vertu et de la justice humaines et non de leur opposition.

Le Théâtre du Peuple est un enseignement pour le peuple.

Les Auberges de la Jeunesse

Partir!... voir du pays..., s'évader des contraintes de la ville, fuir, ne serait-ce que quelques jours, l'usine, le bureau, les livres..., n'est-ce pas le rêve de toute la jeunesse?

Combien peu nombreux sont ceux qui peuvent réaliser ce rêve! Voyager coûte cher et, actuellement, les exigeances de plus en plus grandes du capitalisme ne permettent pas aux jeunes de réaliser ce rêve. Comment résoudre le problème financier?

Voilà ce que vous saurez en suivant notre enquête sur l'admirable mouvement qu'est le « Centre Laïque des Auberges de Jeunesse ».

Qu'est-ce qu'une Auberge de Jeunesse ?

Est-ce que tous nos lecteurs ont une idée exacte de ce qu'est une Auberge? Je ne le crois pas. Pourtant, ils sont tous jeunes et devraient avoir rompu avec les traditions bourgeoises. Eh bien, non; ils sont encore nombreux ceux qui ignorent tout ou presque de ce que peut être une Auberge.

Si vous aviez pensé qu'une Auberge est une sorte d'hôtel dont le propriétaire a comme seul but s'enrichir, vous auriez fait une erreur.

Le but du « père aubergiste » qui est gérant de l'auberge est, au contraire, de donner à l'usager le plus de satisfaction possible pour la somme la plus modique.

Vous voyez donc tout de suite que l'Auberge ne saurait en rien être une entreprise commerciale.

Une Auberge de Jeunesse, c'est un abri confortable où le jeune voyageur trouve l'accueil chaleureux du père ou de la mère aubergiste, un lit, une cuisine avec tout ce qui est nécessaire pour faire son repas.

N'est-ce pas suffisant pour des jeunes de vingt ans? Que leur faut-il de plus que ce strict nécessaire et la franche camaraderie de la jeunesse?

En plus du lit et de la cuisine, vous avez presque toujours une salle commune où vous trouverez livres, revues, quelquefois T.S.F. ou phono et quelques jeux pour les jours où la pluie prend la place du soleil.

Il est certain qu'à l'Auberge vous ne trouverez pas une chambre particulière avec armoire à glace. Mais n'est-on pas aussi bien dans un dortoir? Que vous faut-il d'autre qu'un lit lorsqu'après une longue étape vous arrivez fatigué à l'Auberge?

Il me paraît utile de faire une classification parmi les différentes « sortes » d'Auberges. En effet, il existe des Auberges de passage et des Auberges de séjour. Dans les premières vous ne pouvez rester plus de quelèques jours, dans les autres vous passez le temps que vous désirez.

D'autre part, dans certaines auberges, le père ou la mère aubergiste fait la cuisine et l'usager ne peut pas la faire; dans d'autres l'usager est obligé de la faire lui-même. Enfin, le juste milieu, l' « Auberge idéale » : l'usager fait sa cuisine s'il le veut, mais le père ou la mère aubergiste prépare des repas pour ceux qui n'en ont pas le courage; le prix du repas varie entre quatre et six francs

G. T.

(A suivre.)

(1) Centre Laïque des Auberges de Jeunesse, 15, rue de Valois, Paris-1er. Adhésion : 12 fr. 50.

Il me revient en lisant les comptes rendus des dernières manifestations sportives, dans les grands journaux d'informations, ce que disait dernièrement du sport, Paul Werrie dans une conférence faite à Bruxelle. Conférence comme nous aimerions en entendre ici un peu plus souvent.

« Le sport; disait-il c'est la culture du corps, la beauté du mouvement, l'équilibre du cerveau. C'est la civilisation renouvelée de la Grèce antique.

C'est malheureusement aussi, le mercantilisme, le chiqué, le déchaînement des passions. C'est même au pays de l'oligarchie, un moyen de gouvernement, une raison de prestige national.

Par celà le sport est menacé, ainsi que la civilisation elle-même. Le sport est beau, mais il faudrait le comprendre. A cause des modernes marchands du Temple, il fait faillite. Tout en lui n'est heureusement pas à rejeter. Mais foin du sport spectacle, du sport étatisé. La loi des anciens : la formation d'hommes à l'esprit sain dans un corps sain.

« Là seulement est la vérité. »

Ces paroles n'appellent pas de commentaires, elles se suffisent à elles-mêmes.

Il ne nous restent plus qu'à observer.

⁂

Autour de France-Autriche

Excité par la littérature chauvine déversée chaque jour par la presse : celle qui justement s'en étonnait le lendemain, 50.000 personnes se sont pressées sous la pluie pendant plusieurs heures, écrasant même dans leur folie collective des femmes et des enfants contre les grilles de clôture du Parc des Princes.

Cette foule devait par la suite au cours du match faire preuve de partialité et de chauvinisme sans bornes.

⁂

C'est le 14 février à La Courneuve qu'aura lieu le 5e cross de l'*Humanité* avec la participation de nombreuses délégations étrangères dont une forte équipe de l'U.R.S.S.

Pages Révolutionnaires

VICTOR SERGE

Les fascistes assaillent Madrid. Chaque jour les canons et les avions rebelles laissent tomber la mort sur la cité révolutionnaire. Chaque jour, chaque nuit les miliciens aux aguets, scrutent l'horizon et contiennent l'ennemi. Et les grandes affiches blanches, sur les murs, sur les palissades, dans le métro, dans les hôtels, proclament : « En 1919 l'ennemi était aux porte de Petrograd. Il n'est pas passé. Madrid sera le Petrograd de 1937 ». Nous publions ci-dessous quelques pages de Victor-Serge parues dans les Cahiers du Travail en 1919. L'atmosphère héroïque et tendue de la capitale russe se retrouve aujourd'hui à Madrid.

10 juin 1919

Accalmie Youdenitch est 60 à verstes, tout au plus. La situation se tend insensiblement. Le travail se poursuit sans fièvre. Les rues ont leur animation coutumière. Tout à l'heure, non loin de la gare de Varsovie, à l'endroit précis où, en juillet 1904, la bombe de Sazonoff mit en pièces le carosse de plehve, j'ai croisé un régiment partant pour le front, c'est à dire pour la grande bandière. Des femmes, des amis se mêlaient aux soldats, portaient leurs musettes. Pauvres visages d'avant la séparation dont les lèvres tremblent, dont les paupières se gonflent — et qui parfois s'acharnent à garder un air courageux/ On ne part plus au feu, ivres, en chantant le couplet patriotique, le cœur en déroute et le cerveau fou. C'était bon cela, pour l'autre guerre, la guerre folle. Celle-ci dont on sait le pourquoi, est une mauvaise besogne, rien de plus et qu'on accomplit sans faiblir — mais avec tristesse, parce qu'il s'agit non plus d'être des soldats, mais surtout d'être des hommes.

Plus loin, dans la rue, des jeunes gens font l'exercice, Au signal, leurs groupes agenouillés sur le pavé, bondissent, s'espacent, progressent vers un ennemi imaginaire. Trois gars viennent de trouver abri derrière un tas de sable apporté là pour une réparation. Ils rient. Un ouvrier s'arrête pour les éclairer de son expérience d'ancien soldat...

Ce soir au grand Théâtre Dramatique, Smirnova danse. Elle est mince, nerveuse et gracieuse, elle semble emportée par les rythmes qui l'enveloppent toute. On joue une scène de « l'Arlésienne », « la Salomé » de Glazounov, une exquise petite chose intitulée « Trébesloid » mélancolique et lumineuse. Au front de Carélie des bandes blanches ont fait leur apparition Si une attaque de déclanchait strieusement au Nord nous pourrions être perdus...

⁂

12 juin 1919

La ville rouge ne sait encore rien La voici pourtant à deux doigts de sa perte.

Les Izvestia de ce soir annoncent pour demain un meeting à la Maison du Peuple à l'occasion des funérailles solennelles de Karl Liebknecht et Rosa Luxembourg. Un ordre de Trotzky contresigné par Zinoviev est publié en première page... « Ordre d'établir la situation de famille de tous les anciens officiers appartenant aux cadres de commandement de l'armée rouge et de les informer que les conséquences de leurs trahisons retomberont sur leurs familles. Faire signer à tous les officiers un reçu « de communication ». Cette mesure de précaution prescrite depuis longtemps n'avait pas été appliquée. Car, la chose devrait être soulignée, les mesures de vigueur, quelquefois terribles, de la révolution ont été nécessitées par l'audace, la persévérance, et l'absence de scrupules de ses ennemis. Cette façon de prendre les otages est conforme à l'implacable amoralité de la guerre civile. Songent-ils, les officiers blancs, quand ils assassinent les nôtres, aux familles de ceux qui tombent?

Les communistes sont tous mobilisés à sept heures, par les comités des secteurs (ou rayons) de la ville. Le mot d'ordre a été transmis de bouche en bouche. De 7 à 8 ou 9 heures une foule véritable se masse aux abords des locaux du parti. Elle est composée : ouvriers, ouvrières, employés, employées, nombre de jeunes femmes. Dans ce quartier, le mien, près de deux milles personnes ont répondu à l'appel sans bien savoir de quoi il s'agit. Faudra-t-il prendre les armes? on est prêt, sans nervosité apparente d'ailleurs. Cette foule se range, se divise, s'organise assez péniblement, après de longs piétinements sur la place déserte — car nul ne peut circuler dans les rues en ce moment d'état de siège après 8 heures du soir; et les comités du parti délivrent des laisez-passer spéciaux valables pour trois jours. Vers 11 heures des marins et des soldats arrivent, le fusil sur l'épaule, en bon ordre parmi les soldats au premier rang je reconnais la tête chevelue d'un poète prolétarien en faveur dans le public communiste. Ici, d'ailleurs, les militants occupent des postes de confiance, fonctionnaires importants des administrations, agitateurs notoires ou commissaires se retrouvent à côté des manœuvres et des petites employées de leurs propres bureaux. A voix basse on se transmet des nouvelles : les forts de Cronstadt livrés aux

Victor Serge vu par son fils

blancs par trahison, le fort de Krasnaïa Gerka, seule défense de Petrograd sur la côte, aux mains des traitres qui arborent le drapeau blanc. Je n'ose croire à ces choses. Sans doute on exagère, comme toujours. Car si c'est vrai... A minuit, tandis que les communistes achèvent de se grouper par équipes dont chacune doit contenir deux hommes armés, soldats ou marins, deux femmes et plusieurs aides, tandis que, dans une petite salle du Comité, un mince jeune homme pâle, juché sur une chaise, lit à haute voix *l'instruction sur les visites domiciliaires*, j'apprends que c'est vrai.

Le camarade qui m'informe arrive de Smolny. Il a vu Zinoviev. Là-bas on est soucieux.

— Alors, dis-je, c'est la fin?

Haussement d'épaules de mon interlocuteur.

— Allons donc! nous tiendrons bien cette fois encore!

C'est la note dominante dans les esprits. On ne croit pas à la gravité de la situation. On en a vu bien d'autres. On a confiance — avec quelqu'insouciance; après tout, c'est là un état d'esprit de vainqueurs, — bien que de vainqueurs fatigués.

Minuit blanc. Un crépuscule clair, un peu blafard, bleute à peine le lointain des rues. On pourrait se croire au matin, de très bon matin. Nos équipes s'en vont. Les pas sonnent allègrement et durement sur le pavé. Il s'agit de désarmer les blancs en une nuit. Dans les greniers, dans les caves, dans les appartements privés il ne doit plus rester demain un seul fusil. Douze mille communistes et sympathisants (recrutés exclusevement parmi les ouvriers) participent aux visites domiciliaires. Dans les quartiers « blancs », c'est-à-dire dans tous les quartiers qui ne sont pas exclusivement peuplés de pauvres, les maisons sont fouillées, pièce par pièce. Les papiers des habitants sont examinés. Les crosses des fusils résonnent au seuil des portes. Ces groupes de civils et de soldats, où se mêlent les hommes et les femmes de tous âges, ressemblent à des groupes d'insurgés. Et c'est cela. Insurgés — qui seront fusillés demain jusqu'au dernier — s'ils épargnent aujourd'hui ceux qui les guettent dans les chambres innocentes d'où l'on jette par les fénêtres des brownings et des révolvers Nagans. Des afficheurs parcourent aussi les rues, placardant un ordre signé Peters :

« Toutes les armes demeurées entre les mains des particuliers doivent être livrées dans les vingt-quatre heures, sous peine de mort. »

Rien ne s'est passé d'anormal dans ce paisible quartier de Petrograd. Et pourtant la sensation très nette vient soudain que voici des minutes décisives. La blancheur de la nuit semble froidir, blêmir; les rues mortes apparaissent étrangement vides. Il semble que le souffle de la ville soit en suspens, dans l'attente d'un bref dénouement...

Les téléphones sonnent. Au Comité des bribes de conversations hachées me restent dans les oreilles... « Les autos blindées manquent d'essence... Les dix-sept bourgeois arrêtés... »

Dans la rue deux équipes se croisent, s'interpellent, conversent un moment : « Cronstadt brûle... La flotte hésite... », dit-on. Mais on ne sait rien de précis, sinon que les choses s'accomplissent d'instant en instant.

Trois heures du matin. Il fait clair, comme par un matin vaguement brumeux, clair et froid. Fracas soudain de lourds camions automobiles roulant sur le pavé inégal. Il en passe deux, hérissés de baïonnettes. Marins et civils s'y tiennent debout, les fusils droits. Ceux-là vont en renfort quelque part.

VICTOR SERGE.

(1) Extrait de la collection des *Cahiers du Travail*, un volume relié pleine toile noire, prix 30 francs; en vente à la Librairie du Travail, 17, rue de Sambre-et-Meuse, Paris.

LES SPECTACLES

Le Cinéma

JACQUES LEVY-MONTFORT

Il est mort, après une brève et stupide maladie. Je le connaissais depuis l'âge de onze ans. Il n'en avait pas trente, c'est-à-dire qu'il était encore un vrai jeune.

Il aimait passionément le cinéma. Nous avons grandi côte à côte et dès notre adolescence nous suscitions et entretenions ensemble les rêves de cet âge sur l'avenir du « muet » et sur notre futur effort pour le nouvel art.

Il apprit son métier avec Diamant-Berger qu'il assista pendant dix ans dans presque tous ses films.

Il joua un rôle important dans la grève de l'industrie cinématographique, lors du grand mouvement de masses de l'an dernier.

Il venait de créer et il animait l'Association des Directeurs de Salles du Front Populaire au développement de laquelle il attachait, avec juste raison, une grande importance pour la propagande par l'image sonore. Les hommes de cinéma qui comprennent les possibilités de grandeur artistique et la puissance sociale de cette arme merveilleuse ou redoutable sont aujourd'hui très rares. Un de moins, c'est beaucoup trop.

Cette modeste chronique était un peu la sienne, puisqu'elle représentait, en somme, le fruit de nos échanges, de nos discussions sur un milieu où il vivait chaque jour.

Je perds en lui mon meilleur ami. Les jeunes, Ciné-Liberté, Mai 36, le Parti, perdent l'un des plus sûrs espoirs du cinéma populaire de demain.

LES BONS FILMS

« Pépé le Moko »

L'année commence bien pour le cinéma français. Ce qui est rare. Nous devons cette heureuse surprise à Julien Duvivier. A quelques mois de « la Belle Equipe », le réalisateur de « Poil de Carotte » nous gâte. C'est un film commercial, sans doute. Mais c'est aussi la preuve que cette nécessité du régime n'exclut pas toujours forcément l'expression du talent.

Une histoire d'affranchi, sans grand intérêt. Mais le jeu est si bien mené! Et les photographies si expressives, si vivante l'atmosphère de la casbah d'Alger que j'ai retrouvée là, sur l'écran, comme je l'ai connue lorsque j'y flanais des journées entières en curieux attentif à son grouillement, à sa misère, à ses couleurs et à sa vie secrète. Et Jean Gabin s'affirme meilleur à chaque apparition. C'est en quelque sorte un miracle de le retrouver, gavé d'or et de contrats, chaque fois aussi simple, aussi naturel, aussi vivant. Gabin, comme les grands artistes, ne joue pas, il vit. Et Saturnin Fabre, et Charpin, et Gabrio, et Modot, et les autres, tous les autres sont à leur place. C'est un des plus sûrs éloges que l'on puisse faire à un metteur en scène : savoir choisir l'acteur et lui assigner sa place. Ne pas prendre Marie Bell pour jouer les ingénues, ni Victor Francen pour singer les amants nerveux, cela paraît simple. Et pourtant...

Les dialogues sont d'Henri Jeanson. C'est une marque.

...Et, pendant un instant, vous oublierez, en suivant Pépé et sa bande, que tout à l'heure les soucis quotidiens recommencent...

ACCORDÉONS
Les moins chers. Les meilleurs. Le plus grand stock.
FRANCE ACCORDÉONS
111, Boulevard Beaumarchais
PARIS (3e). Près République.
Métro St-Sébastien. - Ouvert dimanche. - Demandez notre nouveau catalogue n° 3.

Le Gérant : Henri GRIVAZ

Imp. La Renaissance, Paris. Tél. Nord 72-38.